

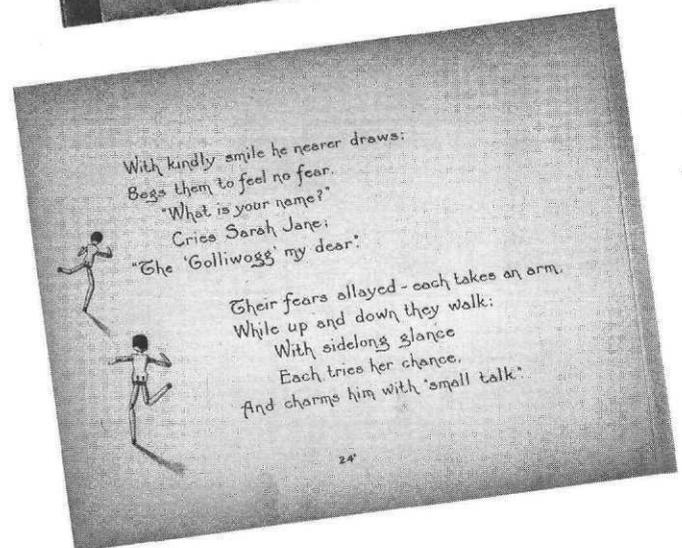
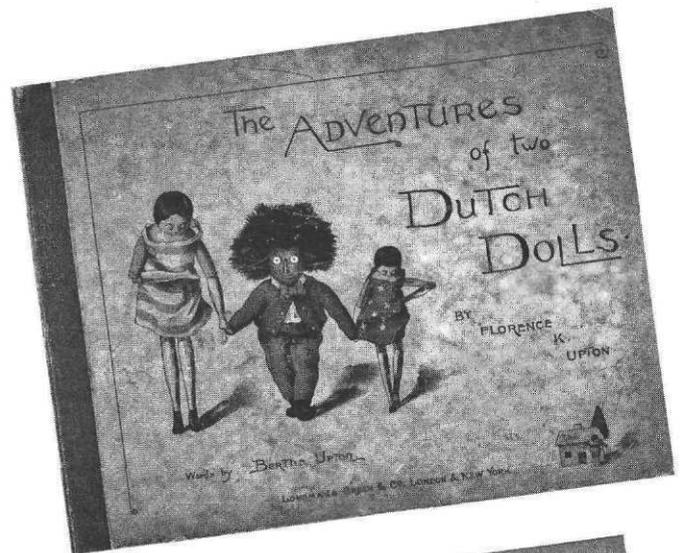
>>> Je suis ce que je lis : un besoin croissant de livres caribéens pour enfants

Avec les années j'ai découvert qu'il me tenait vraiment à cœur, avec passion, de voir les enfants caribéens accéder à des livres de jeunesse caribéens.

Ce serait au-dessous de la vérité de dire que dans mon enfance je devrais les livres. J'avais la tête constamment plongée dans un livre. Pour moi, le monde des livres était la réalité et le monde alentour une intrusion irritante. Dans d'autres circonstances, cela aurait été simplement problématique. Mais ce qui rendait cela particulièrement problématique, c'était que le monde des livres était un monde étranger, et un monde blanc. Tous les personnages étaient blancs. Les histoires étaient presque toutes anglaises, depuis les livres de lecture de *Janet and John* que l'on m'a donnés à l'école à cinq ans, jusqu'aux innombrables livres sur des jeunes filles anglaises, dans des pensionnats anglais, avec des engelures en hiver, des scones, de la crème et des crêpes pour accompagner leur thé, rien dont j'avais jamais entendu parler, encore moins vu. Les quelques exceptions à ces livres anglais comprenaient des classiques américains comme **Tom Sawyer** et **Huckleberry Finn**. Ces derniers présentaient un ou deux personnages noirs, mais je ne pouvais ou ne désirais m'y identifier. Et le seul personnage noir que je me rappelle avoir rencontré dans mes livres anglais était un enfant que les protagonistes blancs traitaient de *golliwog*¹.

Cela me laissait croire que les vraies personnes dans le vrai monde, le seul monde qui comptait, étaient blancs, et que ma couleur de peau était une erreur. Je me souviens qu'à cinq ou six ans je mettais une serviette sur la tête et je la nouais en queue de cheval. C'était la seule façon pour moi d'avoir des cheveux longs. Je me souviens aussi d'avoir été jugée trop foncée à huit ans par l'un de mes camarades, ce que j'ai évidemment accepté, puisque ma peau ne pourrait jamais, même avec la plus fantasque imagination, être qualifiée de laiteuse, encore moins de blanche comme la neige, comme celle des filles de mon vrai monde ; mes joues ne seraient jamais roses comme les leurs ; mes yeux n'étaient pas bleus, ni verts, noisette ou gris comme les leurs, mais d'un quelconque brun foncé ; mes cheveux n'étaient pas blonds, ni auburn, roux ou châains comme les leurs, mais juste noirs ; ils n'étaient pas raides comme les leurs mais crépus ; et le comble, ils n'étaient pas longs comme les leurs, mais courts.

Ce fut la tragédie de ma génération et de la génération précédente, pour lesquelles la culture était entièrement importée d'Angleterre et les valeurs anglaises. Grâce au ciel cet âge obscur est révolu, serait-on tenté de croire... Mais trente ans plus tard, il y a six ans, ma fille alors âgée de quatre ans me demanda d'une voix grave et triste :

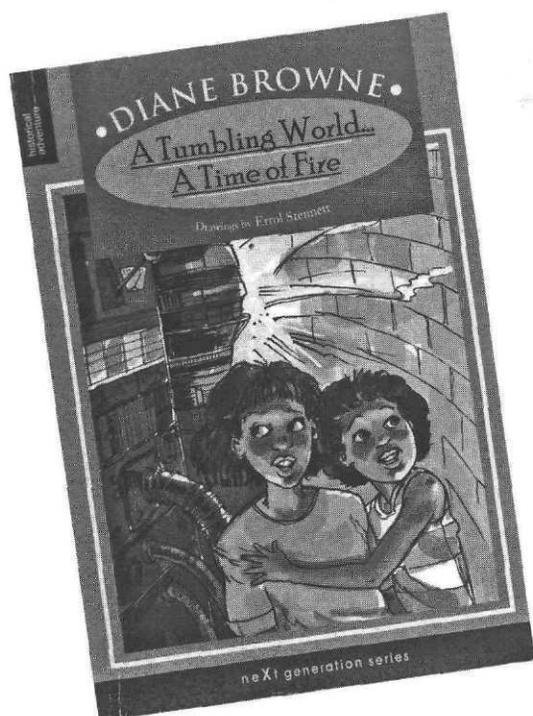


"Maman, pourquoi Dieu m'a-t-il donné des cheveux comme ça ?". Elle voulait – et elle le veut toujours – des cheveux comme ceux de sa poupée Barbie.

Mes enfants ne sont pas des sujets coloniaux. Ils n'ont pas été assujettis aux livres anglais destinés aux enfants anglais. Grâce aux efforts d'un certain nombre d'écrivains jamaïcains, grâce à la vision de quelques éditeurs et directeurs de collections locaux, de nombreux livres existent aujourd'hui qui n'existaient pas lorsque j'étais enfant, des livres écrits pour les enfants caribéens dans un cadre et avec des personnages caribéens.

De nombreux livres sont disponibles, mais il semble que cela ne suffise pas. À la place des récits anglais, nous avons des récits américains, et la télévision américaine, et les films

¹ "Golliwog" est à l'origine le nom d'un personnage de livre pour enfants, créé par un auteur anglais, Florence Kate Upton, dans *The Adventures of Two Dutch Dolls and a Golliwog*, en 1895. C'est une poupée en tissu inspirée des chanteurs comiques déguisés en nègres (*black minstrels*) en vogue aux États-Unis à l'époque. Le livre eut énormément de succès et la caricature tomba dans le domaine public. Elle fut reprise dans de nombreux livres, pour enfants et pour adultes, et on fabriqua des objets de toutes sortes à son effigie. L'image véhiculée par le *golliwog*, considérée aujourd'hui comme un symbole raciste, tend à être bannie. (NDLR)



américains. Combien de films de Disney avons-nous vus mettant en scène des enfants noirs ? Combien de dessins animés ? Jusqu'à ce jour, ce qu'ils ont pu faire qui se rapproche le plus de l'Afrique est *Le Roi Lion*, avec des animaux africains, et non des humains pour personnages. Combien d'émissions de télévision mettent en scène des personnages noirs ? Et combien d'entre-elles mettent en scène des personnages noirs que nous voudrions comme modèles pour nos enfants ?

À cette époque de ce que l'on appelle mondialisation, qui n'est, comme nous le savons tous, qu'un autre nom pour un autre type d'impérialisme et de colonialisme, nous sommes submergés par la culture et les valeurs étrangères, et il est triste que nos efforts, aussi vaillants soient-ils, pour asseoir notre propre culture caribéenne et notre identité, n'aient pas été suffisants jusqu'à présent. Pendant une courte période dans les années 70², quels que soient nos sentiments à propos des avantages et des inconvénients pour notre nation ou notre État, nous devons reconnaître que nous avons gagné en amour propre, en conscience de soi, en fierté d'être jamaïcains, et pour la majorité, d'être Jamaïcains noirs. Ces avantages ont rapidement disparu dans les années 80 lorsque la culture américaine a envahi notre île, et maintenant, au début du XXI^e siècle, nous sommes encore aux prises avec le culte des *brownings* (femmes métisses) et la pratique du blanchiment de la peau. Nous nous battons toujours avec notre sens de l'identité dans une société où, par exemple, une école de ballet prestigieuse de Kingston, avec des élèves de toutes les couleurs de peau et tous les types (et longueurs) de cheveux, peut leur demander de tous se coiffer en chignon pour les représentations, et pas avec des tresses, ça non, car c'est "inapproprié pour un ballet".

C'est pour ce genre de raisons que je décris comme une passion, mon désir de voir publiés plus de livres caribéens pour enfants. Parce que les efforts des auteurs de livres pour enfants, des éditeurs et des directeurs de publication jamaïcains ne suffisent pas encore à contrer l'inondation de culture et de valeurs étrangères sur notre environnement local, et les dommages qui en résultent pour l'image et l'estime de soi. Ainsi les enfants comme les miens continuent à vouloir des cheveux comme ceux de leurs Barbies et les adultes continuent à vouloir éclaircir leur peau de quelques tons.

La route est longue. Elle est semée d'embûches. Les coûts prohibitifs des productions de films et des émissions de télévision font partie des obstacles à une production locale suffisante pour contrer l'afflux de culture étrangère. En ce qui concerne la production de livres, il y a les coûts élevés d'impression dûs au tirage réduit, lui-même dû à la petite taille de nos marchés locaux. Ces coûts élevés d'impression se répercutent sur le prix des livres au détail et les rendent inabornables pour trop de gens. Ils ne peuvent entrer en compétition avec les stocks importés provenant de grands éditeurs internationaux, qui eux participent aux marchés internationaux et font des gros tirages. De plus, en réalité, même si l'on peut produire plus, et des livres plus abordables, il y a une diminution de l'intérêt pour la lecture dans cette ère de la vidéo et d'internet.

Voilà les obstacles, mais ils ne sont pas tous insurmontables. Pour augmenter les tirages et réduire les prix d'impression à l'unité, par exemple, les éditeurs caribéens se sont mis en relation et ont cherché différentes façons d'étendre leurs marchés avec des actions et des opérations de marketing communes. Et le succès phénoménal de *Harry Potter* a donné l'espoir aux éditeurs du monde entier que, après tout, la lecture pour le plaisir n'est pas une habitude moribonde chez les enfants. Pour nous dans la Caraïbe où les enjeux sont bien plus grands pour nos enfants en ce qui concerne l'estime de soi, et où il est bien plus probable de trouver de l'argent pour la production de livres que pour la production de films ou de vidéos, de tels encouragements sont nécessaires.

La route est longue, mais nous devons continuer à avancer. La vérité est que pour l'estime que nos enfants ont d'eux-mêmes, nous n'avons pas le choix.

Kim Robinson-Walcott

Ecrivain et journaliste, directrice de collection et consultante en édition, spécialisée dans la fiction pour adultes et les livres pour enfants caribéens.

Traduit de l'anglais par Marie Herrissé avec la collaboration de Viviana Quiñones

² Le gouvernement de Michael Manley introduisit alors le socialisme démocratique, provoquant une réaction de panique de la part des Jamaïcains les plus conservateurs et des États-Unis, et conduisant à la période la plus violente de l'histoire du pays.